

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 38

Artikel: Les procès
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208935>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Malgré les vingt-six printemps et le nombre correspondant d'hivers qu'elle avait vécus, Mlle Bobinard gardait une âme de petite pensionnaire. Son rêve était d'être aimée, mais aimée par un héros ou un poète. A notre époque, où les héros sont rares, un poète ferait bien l'affaire ; c'est si gentil un poète, cela dit de si belles choses et si, un soir, il en venait un, muni d'une échelle de soie... On se passerait d'ailleurs de l'échelle, cas échéant, car de nos jours... et dans l'entresol de la rue Traversière... Mais la condition de poète était obligatoire ; c'était une condition « signe que non », comme eût dit M. Bobinard père.

Or, voici qu'un soir, Mlle Artémise, rentrant chez ses parents après une visite à sa vieille tante, fut accostée, au coin d'une rue, par un homme d'apparence peu engageante et qui exhalait de toute sa personne une véritable symphonie d'odeurs variées et surtout fortes. Mlle Bobinard eut un haut-le-cœur, puis un mouvement de recul, mais l'individu insista et baragouina quelques mots résolument incompréhensibles tout en tendant une lettre dont la blancheur, en passant par les mains velues de ce miteux Hermès, avait pris des teintes d'une grisaille douteuse.

S'en emparer et fuir sur l'assurance donnée qu'il n'y avait point de réponse, fut l'affaire d'un instant, tant la destinataire du mystérieux billet avait honte à l'idée d'être surprise en pareille société et tant surtout la poussait l'invincible curiosité de son sexe.

Tout aussi hâtivement fut lancé, dès la porte, un : « Bonsoir, m'man » ; puis Mlle Artémise s'enferma dans sa chambre et s'assit, émue, craintive, heureuse, en un mot, toute bouleversée.

Un instant se passa avant qu'elle osât déchirer l'enveloppe, puis, après bien des hésitations (« si papa savait ça ! »), elle se décida enfin et, d'un index nerveux, fit sauter le cachet.

Ce fut alors un éblouissement. Le rêve tant caressé se réalisait. C'était des vers. Il était donc quelque part, où ? dans le crépuscule gris de ce soir de septembre, en une mansarde sordide — depuis Mürger, Léoncavallo et Puccini, il est notoire que tous les poètes amoureux logent dans de sordides mansardes et chantent leurs amours sur des airs italiens — il était donc un poète dont elle, Artémise Bobinard, était la muse. Joie, émotion, bonheur, transports, illusion ! Aimée d'un poète ! Car il aimait, le poète :

L'amour, l'amour est un doux rêve
Aimer, être aimé, doux espoir
C'est à vous que je pense, le soir
Quand le jour — encore un — s'achève !

Ils n'étaient pas fameux, ces vers, mais l'amour peut excuser une anémie de l'inspiration ou un pied ou deux de trop. Peut-être d'ailleurs, leur auteur aspirait-il au titre de prince des poètes.

Quoi qu'il en soit, notre héroïne les trouva fort beaux, ces vers, et les apprit par cœur, ce qui ne dut guère la fatiguer, à vrai dire.

Les jours suivants, ce fut l'extase. Tantôt perdue dans un rêve, dont pâtissait la dentelle au crochet qu'elle faisait pour se donner une contenance, tantôt frénétique, pétulante au point de faire germer dans le cerveau de monsieur son père l'idée que son aînée pourrait bien « goger » une « danse de syndic », Mlle Artémise ne vécut plus que dans l'attente angoissante de nouveaux chefs-d'œuvre inspirés par sa petite personne. Être la muse d'un poète !

Il n'était guère emballé, le poète. Pendant quinze jours, il laissa l'aimée se morfondre et reprendre peu à peu sa délicieuse acariâtreté.

Mais le seizième, nouvelle apparition du messager mystérieux et nouveaux vers enflammés :

Demain matin, Alice,
A onze heures moins quart,
— Au rêve, heure propice ! —

Sur le grand Boulevard,
Viendrez-vous, ma charmante,
En faisant le marché,
De votre voix qui chante
Dire que vous m'aimez ?

Ah ! voilà ?? Irait-elle, n'irait-elle pas ?? Comment refuser ? Accepter... quelle imprudence ! Bref, après bien des tergiversations, Mlle Bobinard se décida à « ne pas aller » au rendez-vous et... se mit à choisir la toilette qui conviendrait le mieux à cette sentimentale démarche.

En relisant l'épître, la jeune muse s'étonna bien un peu du prénom qu'on lui attribuait, mais, n'est-ce pas, ces poètes... Alice était là comme y eussent été Cydalinde, Chlorise ou Phyllis.

Mais lui, le « sien » de poète, comment est-il ? Evidemment grand, pâle, une luxuriante chevelure noire vient frôler le collet d'une cape sombre ; il est triste, il a l'air doux et porte un grand chapeau, noir aussi, cela va sans dire.

Le lendemain, Mlle Artémise, en sa tenue la plus avantageuse, était à onze heures moins le quart sur le grand Boulevard.

Mais ici... Oh ! non, non, gardons un silence séant.

Disons seulement que Mlle Bobinard rentra chez elle en larmes, décomposée, juste à temps pour ne point satisfaire la curiosité des badauds par le spectacle de l'inévitable crise de nerfs. La scène fut homérique ; M. Bobinard vit renforcée son opinion au sujet de l'état de santé de sa fille, cependant que son épouse faisait respirer à cette dernière un flacon d'eau dentifrice que, dans son affolement, elle prit pour des sels anglais.

Ce ne fut qu'après, longtemps après, que le drame s'expliqua. La muse prénommée Alice était (horreur, trois fois horreur !) la bonne du cinquième à laquelle Jean, le cocher de la vieille baronne, faisait si poétiquement part de son ardente flamme.

Deux mois après le *Moniteur officiel de l'épicerie* faisait part à ses lecteurs des fiançailles de Mlle Artémise Bobinard, « fille de notre distingué... », etc., etc., avec M. Jean Pochet, clerc d'avoué.

B. STENNA.

Les procès.

Ne plaide point ; suis l'avis qu'on te donne,
Laisse là les procès, crois-moi.
Un procureur t'a dit que ton affaire est bonne :
Oui, pour lui, mais non pas pour toi.

LE MERLE BLANC

UN journal de la capitale d'un canton voisin du nôtre, où les festivités, il faut le croire, sont aussi nombreuses que chez nous, demandait récemment un reporter pour fêtes, soirées, banquets, etc.

Il fallait un candidat pas trop jeune, afin qu'il ait de la vie et des gens une connaissance suffisante pour posséder la souplesse et le doigté voulus. Il ne le fallait pas trop âgé : il n'aurait plus eu la santé, l'endurance, la capacité nécessaires.

Un homme amoureux ne pouvait convenir : il eût été trop facilement enclin à manquer une ennuyeuse soirée « littéraire, musicale et artistique », où l'appelait le devoir professionnel, pour courir au délicieux rendez-vous à lui donné par l'objet de sa flamme.

Un homme marié ne convenait guère mieux, car il aurait eu grand peine, sans doute, à ne pas préférer aux « attraits », imposés et très discutables, d'une soirée d'amateurs, d'un banquet de société, avec ou sans inauguration de drapeau, de courses de chevaux ou de bicyclettes, de régates, etc., etc., les attraits, bien certains et bien séduisants, d'une bonne soirée en famille, au coin du feu, ou d'une promenade avec

les siens, par une belle après-midi de dimanche.

Il fallait aussi, au reporter désiré, une facilité et une sûreté de plume suffisantes pour qu'il pût, dans ses comptes rendus, remédier aux incorrections de forme des innombrables harangues qu'il était appelé à subir. Et le fond de ces harangues ne devait point le laisser indifférent, comme on le pourrait croire. Il lui était nécessaire de savoir en taire ce qui était susceptible de déplaire aux lecteurs de son journal. Il devait savoir également, par d'habiles substitutions, par de savantes périphrases, prévenir les réclamations très fréquentes de discourgeurs qui, le lendemain, ne veulent pas reconnaître les écarts, les faiblesses ou les inconscientes hardiesses de leurs débordements oratoires de la veille.

Il devait posséder un très fort bagage d'adjectifs laudatifs, pour en distribuer sans compter à tous ceux, sans exception, dont il aurait à citer le nom ; c'est obligé. Il est entendu, sans doute, que la modestie court les rues ; mais du diable si on peut la reconnaître sous ses divers déguisements !

Enfin, à côté de toutes les qualités que nous venons d'énumérer, absolument indispensables, il lui fallait encore une mémoire infaillible, une patience, une douceur, une complaisance d'âme, une charité, une grande résistance à l'ennui et au sommeil, une indulgence sans bornes, un estomac d'acier, l'omniscience, une facilité de travail inépuisable et toujours à point, quels que soient les circonstances et le moment, enfin, une tête de turc.

Cherchez le merle blanc !

La livraison de septembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Le christianisme et le monde antique, par Paul Vallette. — L'homme dans le rang, par Robert de Traz. — Les rayons du soleil, par Alfred Rosset. — La vision du père Huot, par Emile Moselly. — Rhodes (1858), par Félix Bovet. — Jean Lahor et le pessimisme hétéroclite, par Jeanne Clerc. — Les deux aveugles. Nouvelle, d'Avéris Aharonian. — Variétés : Une princesse italienne, par Charles Gilliard. — Chroniques italienne, anglaise, hollandaise, suisse allemande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Table des matières du tome LXVII.

Bureau de la Bibliothèque Universelle, Avenue de la Gare, 23, Lausanne (Suisse).

FEUILLETON

Au service de Naples

PAR AUGUSTE MEYLAN

VI

IL était 2 ½ ou 3 heures du matin quand les tambours me réveillèrent, battant la diane. Transis par l'abondante rosée qui supplée à la pluie dans ces climats, nous nous levons, le corps tout humide. Le Champ-de-Mars, dans toute son étendue, est occupé par la troupe. En face de nous, on reconnaît les chevaux des officiers supérieurs du 4^{me} régiment. La section d'artillerie, pièces en batterie, est un peu plus loin. A notre droite, le 13^{me} bataillon de chasseurs se déploie en ligne comme un grand serpent ; puis des cavaliers, des ordonnances, et le 11^{me} de ligne napolitain. Chacun boucle son sac sur les épaules, essuie son fusil qu'a mouillé la rosée de la nuit. On se cherche, on se serre la main. Près de moi, Bérard, dit Goulu, chante à gorge déployée, en m'apercevant, il m'embrasse et crie : « Voilà grand jour ! » Il continua à chanter : « Mon ami descend du ciel, etc. »

Le soleil se lève derrière l'Apennin, la rosée se vaporise lentement, et les vapeurs montent vers le ciel. Aucun souffle de brise ne se fait sentir.

Dans les premiers rangs, un mouvement inusité nous apprend qu'il se passe quelque chose. On nous somme de nous rendre, nous sommes cernés ; les Allemands crient : « *Lieber sterben!* » (Plutôt mourir).